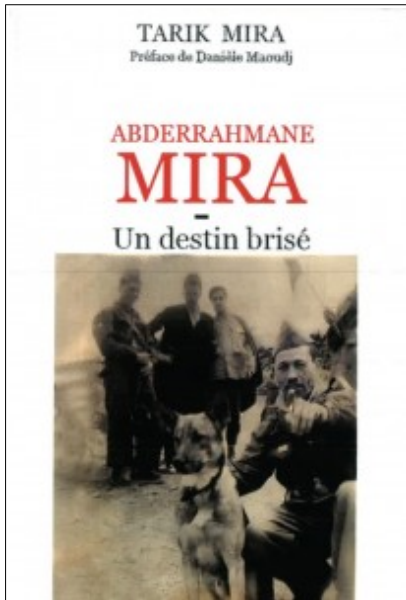


Abderrahmane Mira : un destin interrompu

Par **Tarik Mira**

Tafat éditions, 2025, Algérie.



L'enfant de chahid s'en moque comme de l'an quarante de la légitimité historique, il la laisse aux marchands d'ossements qui savent en tirer plus de rente. Redonnez-lui son père il vous cédera son empire. À l'indépendance, quelle liesse ! Enfin plus de peur ni de faim. Comme tout le monde, les enfants de chouchou dansaient et chantaient avec un petit pincement au cœur, il leur manquait quelqu'un qui n'était pas revenu, il leur manquait l'étreinte paternelle en ce jour de joie tant attendu. Tarik Mira est de ces enfants. Pis : il a été privé du visage de sa mère décédée lors de son accouchement. Que faire de ce manque ? L'enfant de chahid le comble par l'héroïsme du père tombé comme on dit au champ d'honneur. Tout orphelin précoce de la guerre cherche confusément et obscurément un parent qui lui a été tragiquement ravi. Pour Tarik Mira, c'était une nécessité existentielle que d'aller chercher ce père dont tout le monde parle, connaître ses moindres gestes, son

caractère, ses amis et ses ennemis, les circonstances de sa mort. Et pour ne pas sombrer dans l'affectif ou le pathos, il a judicieusement choisi d'inscrire l'histoire de son père dans les turbulences du mouvement national algérien depuis les années quarante, et bien entendu dans sa phase la plus tragique, celle de la guerre d'Algérie où le Commandant Mira a joué un rôle des plus éminents. Mieux : Tarik ne dit pas « mon père » ou « papa », il parle d'un Commandant appelé Abderrahmane Mira. Cette distanciation est requise pour prétendre à un tant soit peu d'objectivité. Certes, le fils biographe du père moudjahid couvert de gloire peut ça et là porter celui-ci au pinacle, mais il ne s'interdit pas de débusquer derrière le héros l'homme dans toute sa complexité, un homme « révoltant et attachant, expéditif et magnanime, brutal et lumineux. Toujours en mouvement, il représentait le meilleur et le pire des hommes pour sa hiérarchie qu'il bouscula souvent ». De vrai, le père détonnait avec son caractère bien trempé, dur au commandement mais intègre, il était autant aimé que redouté. Il fallait exiger l'adhésion de tout le monde à la guerre de libération, et pour la cause il ne s'en trouvait pas que des va-t'en guerre, il y avait des «*Ath nif, ath l'hif et ath bessif*» (des gens volontaires pour l'honneur, des nécessiteux pour qui l'engagement n'allait pas de soi, et enfin des contraints et forcés à combattre).

Avec le Commandant Mira on est bien servi. C'était un moudjahid qui ne s'en laissait pas conter. Il a fait jeu égal avec les chefs historiques de la révolution dont Krim Belkacem, Mohammed Saïd et surtout avec le Colonel Amirouche avec lequel il eut une relation qu'on oserait qualifier de « je t'aime moi non plus », tant Amirouche était aussi courageux que stratège.

Grâce aux témoignages des moudjahidin, y compris les témoignages des militaires français qui traquaient le père tels des chiens renifleurs, Tarik a réussi à suivre son papa pas à pas, comme s'il lui tenait la main pour l'accompagner dans ses multiples déplacements dans Tazmalt où le Commandant opérait, mais aussi de wilaya en wilaya, jusqu'en Tunisie en bradant la fameuse ligne

Morice. Il nous décrit ainsi les hauts faits du père, ses coups de maître dans les accrochages contre l'ennemi comme ses différents avec ses frères de combats, son franc-parler comme sa célèbre pique ironique : « Qu'a fait Ben Bella de son revolver ? », lancée à l'assistance après le détournement par la France (le 22 octobre 1956) de l'avion qui transportait Ben Bella et ses collègues.

À n'en pas douter, Tarik fait aussi de la grande histoire à travers cette séquence de vie du père. Il nous dépeint le maquis comme un thriller avec intrigues et ambitions, luttes pour le leadership, trahisons et réconciliations. La guerre révolutionnaire est faite d'héroïsme et d'aveuglements, tels la nuit rouge de la Soummam, le massacre de Melouza, le piège de la bleuite, la dissidence des « officiers libres » (« le complot des lieutenants ») auquel le Commandant Mira lança cette phrase nargueuse : « qu'ils viennent me chercher ! », et ce au plus fort des « opérations jumelles » lancées par le Général Challe sous Charles De Gaulle, qui a mis la Kabylie à feu et à sang.

Au milieu de tout ce décor grave et dangereux, le personnage du père se détache pittoresquement tant il allie la bravoure et la désinvolture avec son inséparable chien Siki dressé à obéir à la langue kabyle, et son cheval trotinant dans un maquis cible de jumelles ennemies. La fermeté qu'exige son commandement ne lui interdit pas d'être attachant.

Il semble que ce soit une délation qui a donné aux militaires français la position du Commandant Mira alors qu'il revenait d'une visite chez une famille de résistants. C'est ainsi qu'il tomba dans une embuscade le 6 novembre 1959. Sa dépouille est honteusement montrée en trophée à la population civile avant d'être hélicoptéré vers une destination inconnue. Pas de sépulture malgré toutes les recherches de son fils Tarik auprès des militaires français qui eurent à « promener » la dépouille mortelle de Mira. Jusqu'à ce jour, ils feignent d'ignorer le lieu de son supposé enterrement en catimini.

Bien des années plus tard après l'indépendance, en 1987, les autorités algériennes ont promu *post mortem* le Commandant Mira au grade de Colonel. C'est toujours ça de pris ! Quant à Alphonse Treguer, capitaine chef de la compagnie aux commandes de l'embuscade qui coûta la vie à Mira, il fut de son vivant promu Lieutenant-Colonel. Il est mort dans son lit dans un Ehpad à 97 ans, le 27 novembre 2019, soit 60 ans jour pour jour après le décès de Mira qui est tombé le doigt encore sur la queue de détente de sa mitraillette !

Achour Wamara